

Société de Calcul Mathématique SA

*Outils d'aide à la décision*

*depuis 1995*



## Le plus sot animal

par Aldous Huxley

*Le texte ci-dessous est tiré du livre de Huxley "Le plus sot animal", 1946. A. Huxley, romancier, 1894-1963, est particulièrement connu pour son livre "Brave new world", traduit en français sous le titre "Le meilleur des mondes". Il y présente une société uniformisée par le progrès scientifique, où les rares dissidents sont broyés, et cette vision a certainement contribué à alimenter la méfiance que le grand public a développée depuis la guerre, à l'encontre du progrès scientifique. Le passage présenté ici est de nature différente : la critique porte sur les méthodes et le contenu de la recherche littéraire.*

On oblige les étudiants à assister à des cours innombrables, et les règlements rendent difficile, voire souvent impossible, à quiconque --quelque intelligent et bien documenté qu'il soit-- d'obtenir un diplôme sans avoir suivi ces cours et sans pouvoir, en conséquence, reproduire à la façon d'un perroquet les idées et les tournures préférées du professeur. Les conférences, en tant que méthode d'enseignement, remontent aux époques classique et médiévale, avant l'invention de l'imprimerie. Lorsque les livres valaient leur pesant d'or, les professeurs étaient obligés de faire des conférences. L'imprimerie à bon marché a radicalement changé la situation qui avait produit le conférencier de l'antiquité. Et pourtant, --anomalie invraisemblable ! - - le conférencier subsiste, et est même florissant. Dans toutes les universités d'Europe, sa voix continue à ronronner et à braire comme elle ronronnait et brayait aux jours de Duns Scotius et de Thomas d'Aquin. Les conférenciers sont aussi anachroniques qu'un mauvais système d'évacuation des eaux ménagères, ou que des chandelles de suif ; il est grand temps de s'en défaire.

L'encouragement aux recherches constitue, comme je l'ai dit, l'une des fonctions d'une université. Les universités contemporaines ont pris trop au sérieux cette partie de leurs devoirs. Elles ont encouragé les recherches, non seulement dans les cas où la recherche valait la peine d'être entreprise, mais encore sur toutes sortes de sujets totalement sans profit. La recherche scientifique n'est probablement jamais complètement sans valeur. Quelque sotte et insignifiante qu'elle puisse paraître, quelque mécaniques et inintelligents que soient les travaux des chercheurs, il y a toujours la possibilité que les résultats soient précieux pour l'investigateur de talent, qui saura utiliser, comme base de quelque généralisation féconde, les faits rassemblés pour lui par quelques chercheurs sans inspiration, mais diligents. Mais là où la recherche n'est pas originale, et consiste simplement à redresser autrement des matières déjà exis-

tantes ; là où son objet n'est pas scientifique, mais littéraire ou historique, là il y a danger que toute l'affaire devienne simplement futile. Il y a peu de choses aussi déprimantes que la "thèse" littéraire courante. Elle traite presque toujours de quelque fait ou de quelque personne humainement insignifiante. C'est inévitable : car tous les faits et toutes les personnes importantes ont déjà fait l'objet d'études ; le candidat aux grades universitaires supérieurs est obligé de choisir l'insignifiant. Ayant choisi son sujet futile, il se met en devoir de le traiter avec un esprit de méthode scientifique entièrement déplacé. Si toute l'affaire n'était pas si bêtement ennuyeuse, on en rirait. Car l'étudiant "scientifique" de littérature est l'un des personnages les plus comiques de notre époque. Il est aussi risible, à sa manière, que l'étaient les étudiants "littéraires" des sciences, qui étaient florissants au moyen âge. Nous raillons les hommes qui ont écrit des traités sur l'importance morale des éléphants et sur les vertus mystiques du triangle ; les hommes qui se donnent une peine infinie pour reproduire les fautes d'impression d'auteurs sans valeur, pour exprimer les faits les plus triviaux relatifs à des gens absolument dénués d'intérêt, pour découvrir des "influences" et cataloguer des "emprunts", ne sont pas moins ridicules. Je dirais même que leur activité est intrinsèquement beaucoup plus sotte que ne l'était celle des médiévaux discoureurs littéraires sur la science. Les médiévaux faisaient parfois, avec leur pseudo-science, de la littérature agréable ; ils exprimaient parfois des pensées intéressantes. Les modernes chercheurs littéraires à méthodes scientifiques ne produisent rien que fatras ennuyeux et trivial. Leur seule justification, c'est le fait que les universités leur décernent des doctorats pour prix de leurs efforts, et qu'un doctorat, dans le monde académique, possède une valeur pécuniaire supérieure à celle d'une simple licence.

Aldous Huxley